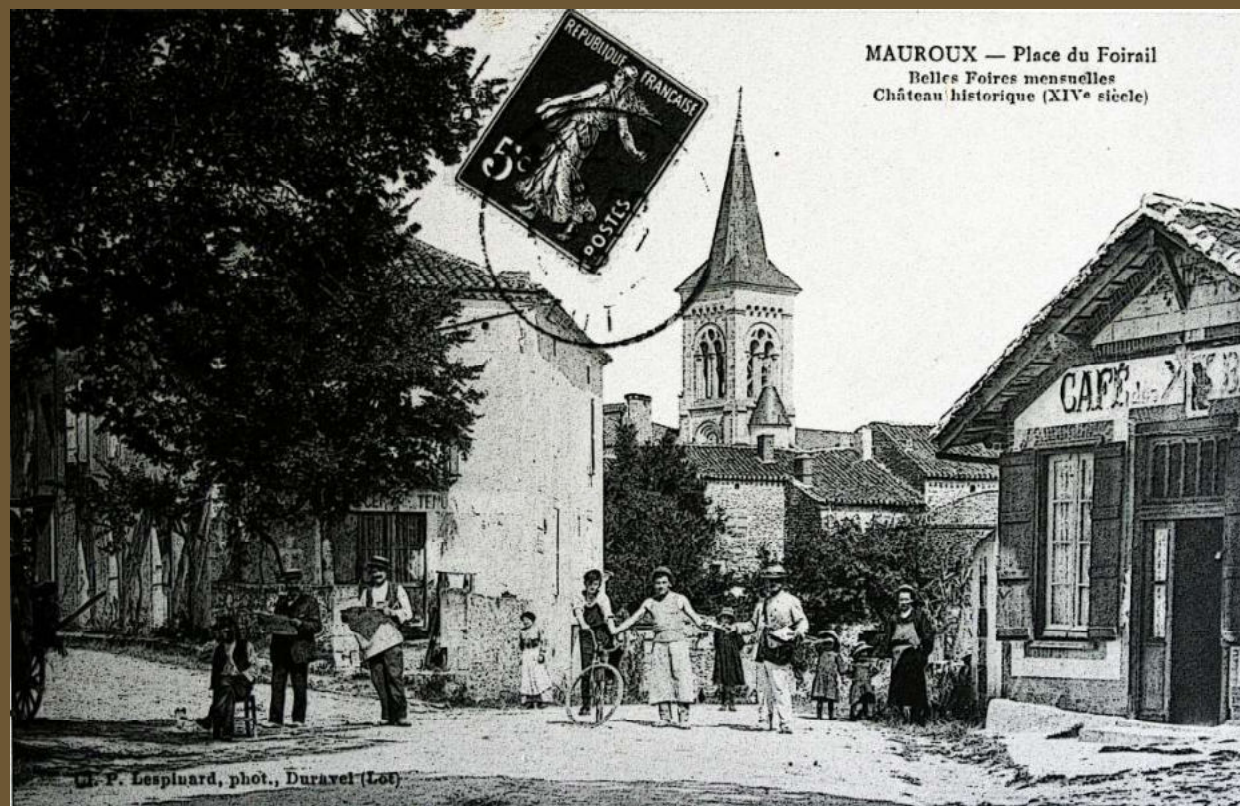


Et si Mauroux m'était conté ...





Né le 14 septembre 1935 à Mauroux, Jean Avezou, fils du receveur des postes, est arraché dès ses 12 ans à son village natal.

Il est mis en pension à l'Ecole Nationale Professionnelle d'Egletons. Ensuite accepté au concours d'entrée de la Radio Télévision Française, il s'installe à Paris, rue Cognacq-Jay, où il participe aux débuts balbutiants de la télévision.

Vient sa mobilisation pour la guerre d'Algérie, puis sa rencontre avec Bernadette son grand amour, qu'il rejoindra en obtenant sa mutation pour Dijon. D'abord technicien vidéo pour la télévision régionale,

à la fin de sa carrière, il dirige le centre technique de France 3 Bourgogne.

Si la vie l'a mené bien loin des chemins lotois, Jean Avezou est demeuré à tout jamais attaché à son village natal qu'il a dû quitter prématurément. Ce livre dépeint en 17 textes, 17 lieux emblématiques du village.

Il y retrace avec gourmandise les souvenirs de son enfance. Dans une ambiance pagnolesque, M. Avezou suit les petits pas émerveillés de sa mémoire et fait renaître les personnages hauts en couleurs qui ont marqué sa jeunesse maurouxoise.

Sommaire

1 / Mauroux, mon village	1
2 / La mairie	3
3 / Le café Gardes	5
4 / L'épicerie Péchaud	7
5 / La poste	9
6 / L'épicerie Graffade	11
7 / L'épicerie Rivière	12
8 / La boucherie Delord	13
9 / L'école	15
10 / Le presbytère	17
11 / L'église	19
12 / Le château	21
13 / La forge	23
14 / La laiterie Mares	25
15 / Les couturières	29
16 / La menuiserie	31
17 / La boulangerie	33

Mauroux, mon village



Passé le virage de Piquemil, le rideau de la chênaie s'ouvre sur le village juché sur l'épaule du plateau, autour du clocher Saint-Martin.

Le quatorze septembre mille neuf cent trente-cinq, Roland Delsol, instituteur et secrétaire de mairie, officialise ma naissance sur le registre d'état civil, d'une belle écriture ronde à la plume sergent-major.

Dans mes nuits de rêves, les aurores boréales de mes souvenirs dansent sur le grand écran de la Garenne : le village en fête au joli mois de Mai, le manège de petits chevaux jouant des rondes près du monument, les jeux sur la place arborée, la course cycliste autour du bourg, le bal barrant la route sous les guirlandes...

Les jours de foire, les marchands installaient leurs étals le long de la grand-rue et le foirail grouillait de blouses grises autour du bétail à l'attache.

Puis le tocsin sonna la guerre : les hommes partirent à l'armée ; les femmes guidèrent les charrues ; les grands-mères retournèrent à la basse-cour, les grands-pères à la grange. Les événements s'accéléraient : les longues files de l'exode encombrèrent les routes ; l'envahisseur

défila sur les Champs-Élysées ; les soldats en débâcle refluèrent vers le sud.

Mauroux, un régiment en déroute bivouaqua avec ses canons sur le champ de foire. Des réfugiés du Nord, puis des familles juives s'installèrent dans le bourg. La résistance clandestine s'organisa et le maquis sortit des bois.

Les cloches joyeuses célébrèrent la libération ; les prisonniers rentrèrent à la maison. La vie renaissait, intense, douce. Les jours de relâche écolière, la bourgade devenait notre terrain de jeux. Nous déambulions de la boulangerie Rouch à l'abattoir Delord, du muret de la Garenne aux pentes des Capilieres. La petite bande de polissons ne manquait pas d'inspiration...

Le bol de lait crémeux dégluti hâtivement, nous nous envolions de maison en maison, de devantures en aventures. Délia Rouch la boulangère, nous tendait les petits pains chauds sortis du four. Chez Blanche Mares la crémière, nous goûtions les petits fromages blancs tout frais. Arrivés chez Delord, les filles grimpaient sur les chaises pour atteindre les tablettes de chocolat ; aux garçons, Marcel attablé pour ses dix heures nous tendait au bout

de sa fourchette, une bouchée d'entrecôte saignante et odorante : "minja petit si vâder gran".

Bonjour Madame Rivière... et nous ressortions avec chacun un sucre-d'orge. Quelques gambades plus loin, Marthe Péchaud nous invitait de la main et nous glissait un sachet de réglisses. Au café Gardes après un coup d'œil au nouveau Spirou, un petit verre de limonade d'une bouteille réservée, piquait nos gosiers. Les poules d'Andrée Delord cocottaient au fenil ; prestement nous escaladions l'échelle, pour gober les œufs tièdes cueillis au nid.

Déjà midi ! Ma mère du haut des escaliers s'impatientait : «faut que je vienne vous chercher»... La punition ne tardait pas, je devais finir l'assiettée de carottes à la béchamel !

Mauroux étoile scintillante de mes songes; Maurouxoises, Maurouxoises qui peuplez le cosmos, je voudrais vous rendre hommage, pour l'accompagnement aimant de notre belle et heureuse jeunesse.

Vous inondez nos cœurs éternellement

La mairie



De gauche à droite :
l'épicerie Péchaud, le
café Gardes, la mairie.

La seconde guerre mondiale venait de se terminer, les prisonniers de rentrer.

Le village après les épreuves de l'occupation allemande, renaissait une nouvelle fois.

La mairie regardait l'église comme aujourd'hui. Alors un bâtiment gris et vieillissant, elle hébergeait au rez de chaussée la salle des fêtes, à l'étage la salle de réunion du conseil et le bureau du maire. On y accédait par un escalier craquant et une rampe branlante.

L'édile mariait dans un bureau, où quelques chaises vermoulues accueillait les invités. Un jour le trône ploya sous les fesses virginales de la mariée, qui se retrouva cul par-dessus tête, heureusement sans conséquences. L'histoire fila jusqu'au fond du bourg et courut jusqu'aux confins. Au prochain conseil, l'assemblée, dans sa grande sagesse, vota

le renouvellement d'un mobilier moderne.

Les séances se succédaient au rythme mensuel, toujours aussi vivantes et animées où on s'engueulait joyeusement entre citoyens. L'été, fenêtres ouvertes, tout le village pouvait assister aux délibérations depuis le pas de sa porte en prenant le frais... Encore fallait-il être indigène, pour comprendre la langue d'Oc.

Au final, tout le monde se retrouvait au café Gardes, toujours prêt à accueillir la clientèle. Il ne restait plus qu'au premier magistrat de décider seul comme d'habitude...

Franchi la porte d'entrée, à droite, s'élevait la scène avec son rideau rouge : l'école jouait du théâtre, les candidats aux élections déclamaient leurs discours. Le sous-sol du plateau servait de coulisses, véritable caverne d'Ali-Baba où

voisinaient costumes et accessoires.

Dans la pièce de gauche, meublée de bancs rustiques, le public s'assemblait pour les séances de cinéma, de spectacles ou de réunions publiques. Au fond un poêle à bois, enfumait la salle en s'époumonant à la chauffer.

L'hiver et les jours de pluie, on rangeait les bancs sur les côtés, pour ouvrir le bal. Les mères surveillaient leur filles depuis les banquettes, pendant que les hommes coinçaient au café. De nombreuses idylles y naquirent, perdurèrent ou s'éteignirent.

De nos jours le bâtiment public, fonctionnel, lumineux, coloré, rayonne sur le village. Seul le marronnier centenaire sis devant l'édifice, exécuté au petit matin, pour cause d'embellissement, ne racontera plus.

Il en savait tant !

Le café Gardes



Le café restaurant trônait face au foirail.

On rentrait par une large porte vitrée, dans une grande salle spacieuse où le billard vous accueillait, couvert de journaux, de revues.

La Dépêche du Midi s'étalait en tête d'affiche, suivie de la Vie Quercynoise, de la Terre (journal agricole) du magazine du cœur "Nous deux" ; pour les jeunes, Spirou, le Pèlerin, avec leurs bandes dessinées.

De grandes vitrines, remplies de verres apéritif, digestif, habillaient le mur de la cuisine, tout au fond. La glacière voisinait, encombrée de pains de glace, de bouteilles de bières, de limonades, de sodas, de sirops. Les tables, habillées de marbre blanc, s'alignaient avec leurs chaises comme dans une revue de quatorze juillet, chapeautées du siphon émeraude d'eau de Seltz.

La «Julietto», grande femme, taiseuse, contrastait avec «lou Choose», massif, sanguin, volubile, harnaché de ses bretelles bien nécessaires... Son atelier de

tailleur, communiquait avec le café par une petite porte. Il pouvait ainsi s'occuper des clients, quand la «Julietto» faisait les courses ou cultivait le jardin. En outre, en tant que premier magistrat de la commune, il gardait un œil sur la mairie, dont il détenait les clés, pendues à un clou au dessus de sa table de coupe.

Doté d'un organe vocal puissant, il se passait de garde-champêtre ou de porteparole, pour informer à la ronde. L'été, sous l'ombrage du majestueux ormeau, son arbre à palabres, il haranguait la clientèle attablée.

Entre deux anecdotes de sa guerre 14/18, il pestait contre le préfet qui goudronnait les routes du haut département, pour cause de tourisme. A nous les chaussures blanches et du travail pour Ernest Lacour le cantonnier !

Le père Lescoul de Péchaussou, grand, sec, haut en couleur, ancien combattant de 14/18, communiste, à l'humour acide, lui donnait la réplique. Ils faisaient le spectacle avec leurs «Pagnolades». Tout

le village en rigolait.

Leur fils Noël, après des études techniques, monte à Paris et fonde une entreprise de mécanique. Leur fille, la belle Paulette à la silhouette de mannequin, qui se languissait au café à servir les visiteurs, rêvait du prince charmant en lisant ses «Nous deux». Elle rejoignit Noël à Paris pour trouver un mari !

Les jours de foire, l'établissement débordait d'activité. Les tables se dressaient jusque dans le garage ou sur la placette sous les grands arbres. Tandis que Juliette et ses renforts officiaient en cuisine, Ernest délaissant un jour aiguilles et ciseaux, une bouteille sous chaque bras, remplissait les verres en animant l'assistance de ses historiettes. L'assemblée, blaguait, riait, chantait, bruyamment. Les gros portefeuilles, enchaînés à la ceinture finissaient par s'ouvrir et les gros billets filaient de main en main.

Au gré des événements et des passages, le café vivait au cœur du village.

L'épicerie Péchaud



Du côté droit de la rue :
l'épicerie Péchaud, le café
Gardes.

Jouxtant le café Gardes, l'épicerie Péchaud regardait la route au pied de sa petite terrasse. La pompe à essence, silhouette rouge, tendait son bec au grand cou aux automobiles assoiffées.

En poussant la porte, un ding dong vous annonçait ; aussitôt des fragrances enivrantes de salaisons, de sucreries, d'épices, caressaient vos fosses nasales.

Marthe Péchaud petite femme ronde, émergeait du comptoir surchargé de mille pots. Sur un étal, une mosaïque de cageots colorés de légumes et de fruits de saison, vous faisait des œillades ; à ses pieds, des sacs de jute à col roulé fichés de leur pelle à grain, garnis de haricots, flageolets, mogettes, fèves, lentilles, pois secs, pois cassés, pois chiches... Sur le côté, des étagères regorgeaient de conserves diverses ; tout en bas trônaient les barils de sardines salées et de morues séchées.

Un tut-tut annonçait l'arrivée d'une

auto. Ferdinand le bras droit croisé dans le dos (il marchait ainsi), déboulait du jardin d'un pas saccadé. Le tuyau raccordé, il manœuvrait le levier de la pompe de gauche à droite, guettant à l'oreille le trop-plein. Puis il caressait le conduit de haut en bas pour l'égoutter à sec. Le gros compteur affichait les litres et centilitres et Marthe convertissait en francs pour encaissement.

Nous les enfants, fréquentions l'établissement toujours avec gourmandise. Pendant que l'un d'entre nous négociait un chewing-gum, d'autres plongeaient leurs petites mains dans les bocaux de bonbons. Marthe, à mobilité réduite, tapait un grand coup de règle sur le comptoir pour limiter le pillage. Quand Ferdinand nous voyait sortir, tel une envolée de moineaux, il ne pouvait s'empêcher de sourire.

Marthe et Fernand protégèrent les juifs pendant la guerre. La nuit tombée, de nos lits, ma sœur et moi entendions Fer-

dinand ravitailler Bernard Flame, caché dans la cave attenante à l'ancienne poste.

Michel Flame, jeune juif réfugié à Mauroux, évoque dans un petit livre ces années troubles : Mauroux-souvenirs d'enfance 1941-1945 (consultable à la bibliothèque). Il raconte «Et soudain surgit la femme de ma vie ; un sourire chaleureux sous des pommettes saillantes ornait un visage radieux, un énorme chignon couronnant le tout : le soleil dans cette nuit tombante.»

A propos de Ferdinand, qui extirpa Bernard Flame des griffes de ses geôliers « Sortant de son éternel mutisme, Ferdinand en guise de toast leva son énième verre de vin et déclara, content de lui : on les a bien couillonnés !»

La plaque scellée sur la façade de la mairie, leur rend hommage, avec d'autres familles de Justes Maurosiens.

La Poste



2014 - Façade de l'ancienne Poste de Mauroux.

Une belle maison de pierre, aux volets bleu cassé, bordait la place côté garenne. L'habitat de gauche, servait de débarras et d'entrepôt aux Péchaud les épiciers.

La poste occupait l'appartement de droite. Après trois marches, les usagers accédaient par une porte haute à l'étroite salle d'attente. Un comptoir d'accueil communiquait avec le bureau par un guichet, verrouillé par une targette. Une cabine téléphonique capitonnée, sensée étouffer les confidentialités et les messages codés, fermait l'espace.

Avec ma sœur Jeanine nous collions nos oreilles à la cloison attenante, rabroués par notre mère à la main leste. Ainsi nous apprîmes le décès de Léon ; les acheteurs pouvaient venir nuitamment réceptionner le cochon fraîchement abattu... Il faut dire qu'en ces temps d'occupation, les victuailles circulaient sous le manteau.

De bon matin mon père, organisé et exigeant toilettait le bureau de fond en comble. Il lavait, dépoussiérait, briqueait, lustrait, encaustiquait, énergiquement. La balance Roberval, trapue, robuste, flanquée de ses poids hexagonaux, servait à peser les colis. Sa voisine, le trébuchet, élégante, gracile, accompagnée de sa boîte de petits poids dorés, soupsait les lettres. Leurs plateaux brillaient sous la lumière du matin.

Sur le bureau, habillé d'un grand sous-main à buvard, s'alignaient : tampons, porte-plumes, encrier, téléphone à manivelle ; comme à la parade. La rehausse garnie de tiroirs et d'étagères foisonnait de documents. La table de tri surmontée d'étages étiquetés des noms de hameaux,

côtoyait la fenêtre masquée de barreaux protecteurs.

L'armoire téléphonique, égrenait ses cliquetis au gré des communications téléphoniques.

Le fourgon postal parti de Cahors à l'aurore, desservait la vallée et le plateau. Arrivé à Mauroux le terminus, il déversait sa cargaison et les nouvelles glanées en route...

Avec le facteur auxiliaire René Menauge, les préposés, se répartissaient le courrier dans des sacoches cabossées. Puis par tous les temps, ils enfourchaient leurs bicyclettes pour la tournée. Le receveur en charge du bureau, desservait le bourg, Les Gonies, Fontalbe, Janès, Larigaud, Dordé, le Rocal, Laborde.

«Lou Menoge» couvrait le reste de la commune, Garrigues, la Sègue, la Combe de Mortayroux, Lavaysse, Saby, Cabanac, Péchaussou, la Combe de Gaby et Lenclio, Bouyssac sur les berges du Lot. Il carburait aux «canons» et cheminait dans la campagne au gré des invitations et de son humeur. Des contrôleurs de l'administra-



tion planqués à la croisée des chemins, guettaient son passage... et pondaient des rapports...

Mon père le protégeait car jamais une lettre ou un mandat ne fut égaré. Il exigeait seulement, qu'il ramène le sac tous les jours coûte que coûte. Il arrivait parfois au clair de lune... Heureusement que la vélocipède connaissait le chemin !

Ma mère Marthe, assurait l'intérim le reste de la matinée. Simultanément elle vaquait aux tâches ménagères et à la broderie, sa passion.

Ma sœur Jeanine hardie et curieuse, la précédait souvent pour décrocher le téléphone. Un jour, l'inspecteur de Cahors appela pour des directives urgentes. Interrogeant Jeanine, elle claironna : «papa fait la tournée, maman est au cabinet ! »

Une seule ligne téléphonique desservait le village, aux PTT (Poste-Télégraphe-Téléphone). Les télégrammes, annonçaient les bonnes nouvelles et les mauvaises le plus souvent. J'appris l'alphabet en entendant épeler les textes brefs sur la ligne friteuse : a comme Anatole, g comme Gertrude, i comme Isidore, h comme Honoré, o comme

Octave, U comme Ursule, z comme Zoé... Seule la lettre q posait problème ! Puis nous courions au fond du bourg pour avertir «la Sarah», qui d'une marche halletante, les livrait aux destinataires pour quelques sous.

Les usagers venaient à toute heure pour régler leurs affaires. Ernest serviable et dévoué, officiait, même le dimanche après la messe. Les prospères commerçants de Fumel, appréciaient la discrétion et la probité de l'établissement. Ils venaient anonymement, convertir leurs bénéfices en bons du trésor.

Ernest Avezou refusa tous les avances, tant il se plaisait en ces lieux. Seulement à la retraite, le couple déménagea à Catus pour retrouver la maison familiale rénovée.

Secouée par la marche du temps, mais portée par les Maurouxoises, la Poste résista héroïquement jusqu'à sa mutation en agence postale.

L'épicerie Graffiade



De gauche à droite : la poste, l'épicerie Graffiade, l'école.

De l'autre côté de la place centrale, l'épicerie Graffiade siégeait à l'emplacement de l'Office de Tourisme ; sa façade ornementée d'une arcade de pierres blanches.

Par une porte gris-bleu boursouflée, décorée de plaques publicitaires : bouillon Kub , chicorée Leroux, pâtes Lustucru, y'a bon... Banania... les clients accédaient à une caverne insolite, sous un bas plafond voûté. L'at-

mosphère sombre, froide, austère, contrastait avec la clarté de l'extérieur.

Un long comptoir encombré de bo-caux s'étalait jusqu'au mur du fond ; sa devanture servait de présentoir incliné aux cagettes de légumes et de fruits ; des sacs de légumineuses, de riz, de farine et le traditionnel baril de sardines salées prolongeaient la procession. En face, des étagères surchargées de conserves et de boîtes d'ingrédients donnaient la réplique.

Monsieur Graffiade le patron, grand, sec, réservé, revêtu de sa blouse grise officiait derrière l'étal. Sa femme, discrète, apparaissait furtivement pour ranger les rayons. Le commerce peinait à aguicher le chaland. Aux beaux jours, l'épicier devant sa porte ouverte contemplait le village, en espérant le client.

Quand nous les enfants allions vider nos tirelires, il nous tendait les cornets de bonbons avec une tendresse de grand-père.

Déjà âgés, les propriétaires lâchèrent prise devant la concurrence.

L'épicerie ferma les yeux pour toujours.

L'épicerie Rivière



En face de l'épicerie Graffiade,
l'épicerie Rivière.

Attenante à la boucherie Delord, l'épicerie Rivière, offrait sa grande vitrine bleue aux passants. Du trottoir, tout l'intérieur se dévoilait.

Dans la grande pièce lumineuse, un long comptoir et son étal festonnaient l'espace sur deux cotés. Près de la porte ac-

cédant à la cuisine, des étagères chargées de drogueries tapissaient la cloison du fond. Des rayonnages colorés de contenants alimentaires garnissaient le mur adjacent. Devant : des sacs entr'ouverts parés de leurs collerettes de jute, ventrus de légumes secs, de farine, de riz... paraient à même le sol. Et toujours le baril

de sardines salées pour fermer l'alignement. Les stockfischs pendaient au-dessus comme une guirlande.

Hélène dirigeait l'établissement depuis son veuvage. Petite femme accorte, simple, bien mise, attentive, elle échangeait avec les clients les dernières nouvelles !

Un bonbon récompensait toujours les enfants, aussi nos parents s'étonnaient de notre empressement à aller récupérer un ingrédient oublié.

La grand-mère madame Soulié, austère dans sa robe grise, survenait souvent en renfort. Arlette la fille, grande copine de ma sœur, partageait les jeux de notre petite bande.

Madame Rivière mourut tragiquement dans sa baignoire terrassée par une crise cardiaque. Arlette et la grand-mère, partirent rejoindre l'oncle à Paris. Un vide traversa le village, un épisode se terminait.

L'épicerie renaquit ensuite, sous la conduite avisée du couple Noubel.

La boucherie Delord



Guy Delord dans sa boucherie maurouxoise, fils d'Andrée et Marcel.

Située sur la grand-rue menant au fond du bourg, l'enseigne de la boucherie aux grandes lettres écarlates retenait le regard. L'été, un store rayé de rouge lui servait de chapeau pour maintenir la fraîcheur.

On pénétrait par une grande porte aux montants cramoisis, agrémentée de barreaux noirs. Balayé d'un revers de bras, le rideau d'entrée en perle de buis, vous annonçait d'un arpège de cliquetis. La glacière massive, imposante, se dressait devant vous, boutonnée de grosses poignées lustrées. Les portes s'ouvraient sur des carcasses, des quartiers, des abats, pendouillant aux allonges au dessus des pains de glace. A cinq pas de côté, le billot planté sur ses jambes robustes, alignait couteaux, scies, feuillet de boucher, désosseur, pilon, attendrisseur. En face, suspendus aux crochets les jambons, boudins, saucisses et autre cochonnailles, habillaient le mur aux blanches faïences.

Andrée revêtue d'un tablier blanc maculé d'auréoles sanguinolentes, avenante et souriante conseillait en fonction des urgences... Elle jouait avec virtuosité des instruments de découpe, pour servir la clientèle. La commande enveloppée de papier boucher s'envolait sur le plateau de la balance, qui sursautait au plus haut... «Bien pesé Ernestine ! Je te remets un os par dessus pour la soupe.» Au physique robuste, elle assura la relève de Marcel pendant la guerre. Elle tuait elle-même le bétail dans le vieil abattoir rustique. Blagueuse et rigolarde, elle ne manquait jamais une occasion de faire une plaisanterie.

Sa voisine Catherine de Joinisson, bigote notoire, se plaignait d'une invasion d'abeilles dans sa cheminée. A la sortie de la messe, Andrée interpella l'abbé Gibert, apiculteur amateur, pour qu'il aille prestement relever l'essaim de mademoiselle de Joinisson ! Celle-ci fut fort étonnée de l'empressement du prêtre !

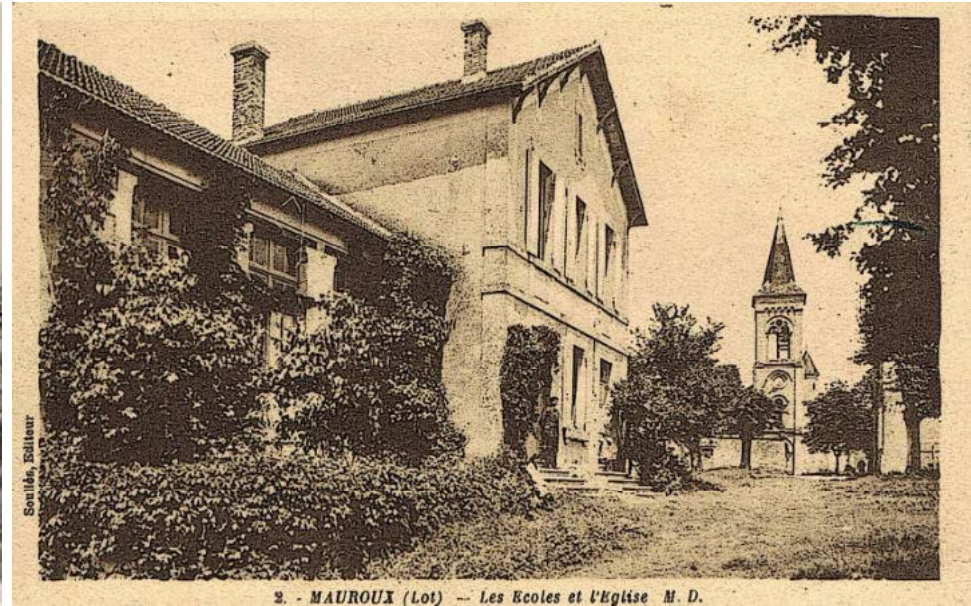
Bon joueur, le curé jovial et plaisantin se réjouit de la farce... à charge de revanche.

Marcel au physique massif, de retour d'Allemagne, remit en état sa fourgonnette endormie pour reprendre ses tournées. Il repérait simultanément les animaux à négocier, pour un prochain abattage. Fervent chasseur, il décrochait son fusil pour le rendez-vous dominical, avec le reste de la troupe...

Guy naquit des retrouvailles d'après-guerre. Engendré de parents costauds, il hérita de leurs gènes. Il pratiqua le rugby sur tous les terrains du Sud-Ouest, avec Tournon-d'Agenais. Il perpétua la boucherie familiale jusqu'à sa retraite. Amoureux du village, il devint conseiller municipal. Maintenant, il pratique la chasse à la palombe et cultive l'art d'être grand-père.

Saignée à mort, elle repose à jamais.

L'école



L'école barrait la place, de son architecture Républicaine. La classe des filles côté garenne et celle des garçons côté église, encadraient l'habitation des enseignants. Du chemin de Garrigues, par un court escalier les enfants déboulaient dans les cours de récréation prolongées de préaux. Nous expérimentions nos leçons de choses culturelles, dans le jardin attenant à l'arrière. Sous la conduite de notre maître, nous aménagâmes un mini-terrain de sports, en bordure du château.

Monsieur Delsol, personnage charismatique, enseignait, assumait le secrétariat de la mairie, animait le club de théâtre, le comité des fêtes. Madame Delsol vive et disserte dirigeait la chorale scolaire. Pierrot et Jeannot Delsol, menaient notre escouade de petits Maurosiens.

Le trois septembre 1939, le tocsin sonna la déclaration de guerre à l'Allemagne nazie. Monsieur Roland Delsol, à la tête de sa section, tomba dans l'Yonne, en essayant de stopper une colonne blindée ennemie. Madame Estanié, lui succéda

assistée tour à tour de Messieurs Mascré, Jacob, Boisard, puis Mademoiselle Montagne.

Monsieur Boisard partit au maquis en 1943. Capturé par les Allemands lors du siège de Cajarc, il fut fusillé à Toulouse le lendemain.

Au retour des prisonniers, Monsieur Estanié, retrouva sa femme à Mauroux. Durant sa captivité il s'évada plusieurs fois, sans succès. Emprisonné dans des camps disciplinaires toujours plus à l'Est, il revint affaibli. Il assura le secrétariat de la mairie sous Emile Delbès. Parallèlement il animait le club cinéma, le théâtre, les recettes finançant le voyage scolaire de fin d'année. Ainsi par un jour ensoleillé de juillet, nous découvrîmes la mer à Hossegor, avec curiosité et émerveillement.

Après la récréation de l'après-midi, nous attendions avec impatience : «rangez vos cahiers» ; un soupir de soulagement traversait les travées... des activités plus ludiques s'offraient à nous. Dans

le coin atelier au fond de la classe, nous pratiquions la menuiserie, le modélisme, la reliure. Au jardin nous apprenions le sarclage, le binage, l'ensemencement, le bouturage, le greffage. Nous observions émerveillés le mystère de la germination. Sur notre stade nous venions faire notre gymnastique, courir, sauter, lancer, pour fortifier nos corps et aérer nos cervelles...

Sévère et exigeant, ce hussard de la République, retenait les élèves traînants après cinq heures pour des leçons particulières... Beaucoup lui doivent leur certificat d'étude et moi mon admission à l'ENP (école nationale professionnelle) d'Egletons. Son cœur fatigué par ses dures épreuves guerrières, finit par lâcher.

Madame Estanié continua d'exercer à Mauroux jusqu'à sa retraite. Leur fille Claire, devint institutrice et prolongea la vocation familiale.

Aujourd'hui l'école rajeunie, perdue au centre du village.

Le presbytère

2023 - Façade de
l'ancien presby-
tère.



Au centre du village, le presbytère contemple l'église, le château, l'école Républicaine. L'imposante façade, plastronnée d'une vaste porte en voussure, signée d'une croix sculptée, attestait l'omniprésence du clergé.

Délaissé par l'abbé Gibert, qui préférait loger à la cure de Lacapelle-Cabanac, plus discrète... le presbytère revivait tous les ans, pour le grand service des morts de novembre.

Dès le quinze août, le prêtre, personnage jovial et truculent, commençait sa campagne. Après la lecture rapide du verset dominical, depuis la chaire, il annonçait le programme. Une douzaine de curés des paroisses voisines, célébreront des messes dans le chœur, les chapelles, la sacristie et même le narthex ; pour le repos de nos pauvres défunts. Monseigneur l'évêque de Cahors en personne, officiera pour le culte de onze heures.

Bien entendu, il fallait organiser l'intendance du grandiose banquet de midi. Mauroux se devait de bien recevoir ses hôtes ; surtout pas de pingreries pour la paix de l'âme de nos gisants... De dimanche en dimanche, après un court

sermon, il enchaînait au principal : la préparation de l'exceptionnelle cérémonie . Les meilleures cuisinières réveilleront les fourneaux, les paysans et les artisans de bouche offriront leur meilleur. Les plus fines gâchettes se mettront en chasse. Pour le pain, la boulangerie Rouch cuira de bonnes miches croustillantes et de délicieux massepains pour le dessert. Pour le vin, la famille Bernays enfûtera un quartaut de Cahors, un des plus réputé de la commune. Pour les hors-d'œuvre (charcuterie, foie gras), les viandes (bouilli, rôti), les légumes, il ne manquera pas de donateurs.

L'avant dernier dimanche, il convenait de s'occuper du gibier. Il faudrait une bonne douzaine de perdreaux, autant de cailles et au moins trois lièvres pour régaler les convives. Gabriel Boudet fin dénicheur d'oreillards, saura bien les débusquer, comme d'habitude. Une battue sera organisée le prochain jour du Seigneur et les chasseurs absous de messe ! Si l'on trouvait encore quelques cèpes, ils compléteraient le tableau !

La cérémonie fut comme chaque année, une magnifique réussite. Tôt le matin le village s'anima de familles endimanchées. Les offices se succédèrent toute la

matinée ; clôturée en apothéose par la grand-messe chantée, accompagnée de l'harmonium et la chorale de mademoiselle de Joinisson . La curie apprécia le festin pantagruélique, suivi de vêpres tardives... Puis le presbytère s'endormait pour un an.

La municipalité soucieuse de redonner vie à la bâtisse loua l'appartement du premier étage. Madame et Monsieur de Boissieu, des Parisiens, venaient passer tous les étés à Mauroux où ils se plaisaient beaucoup. Il faut dire que Madame de Boissieu, originaire de Thézac, revenait au pays, près de sa famille.

Plus tard aménagé pour les seniors, il hébergeait les réunions des Joyeux : René Le Loc'h, Raymond Delpech, Albert Mares, Marthou Bessac et bien d'autres, passaient leur après-midi à s'asticoter au cours de parties de coinche interminables. La bibliothèque municipale, assouvissait la curiosité des lecteurs.

L'église Saint-Martin



Vues de l'église Saint-Martin à différentes époques.



Sur le clocher de l'église néo-romane, le coq girouette la crête au vent, guettait la levée des aurores. Implantée en croix latine, la voûte céleste coiffait, la nef, les chapelles, le chœur. Une abside collatérale abritait la sacristie.

La chaire, chapeauté de son abat-voix dominait l'assistance pour les sermons. De là-haut, l'abbé Gibert, personnage jovial, truculent, débateur zélé, haranguait les fidèles. Pour le prêche, il grimait d'un pas alerte ; plus à l'aise face aux paroissiens que devant le tabernacle, il enchaînait : «Mes biens chers frères mes biens chères sœurs ; aujourd'hui quatrième dimanche de l'avant, préparons nous à accueillir le Seigneur.»

Mais rapidement son tempérament sanguin, impétueux reprenait le dessus et explosait de nouveau. Il s'emportait, fustigeait les communistes, les fonctionnaires, les pingres, qui déposaient en douce un sou percé dans le plateau de la quête. Même les mécréants se glissaient furtivement au fond de l'édifice, pour se divertir de ses envolées lyriques, comme au spectacle . Ah il faisait le plein toutes les semaines le curé !

La «Zuzano» tirait péniblement sur la grosse corde, pour l'angélus du matin, midi et soir, qu'elle en faisait pitié. Madame Couture, à l'harmonium dirigeait le chœur dissonant. Elle redonnait énergiquement le «la», pour un chant à plusieurs voix...

Le chantre Marc Gary, dans un latin approximatif, s'époumonait à détonner !

Avec Roger Gary, revêtus de nos aubes blanches d'enfants de cœur, nous nous dissipions au bas de l'autel. Perdant le fil de la liturgie, il nous arrivait d'oublier de présenter le missel au prêtre. L'officiant courroucé fulminait : «alors il faut que je fasse tout ! ». Un souffle amusé déridait les travées.

Le jeudi après le catéchisme et le départ de la soutane sur sa motocyclette pour Lacapelle, notre petite troupe de galopins repoussait la lourde porte du sanctuaire. Nous escaladions l'escalier en colimaçon du perchoir, pour des discours improvisés... Nous poussions la voix pour la réponse de l'écho. Jeannine et Arlette procédaient à des ablutions capillaires dans le bénitier où évoluaient des têtards prestement im-

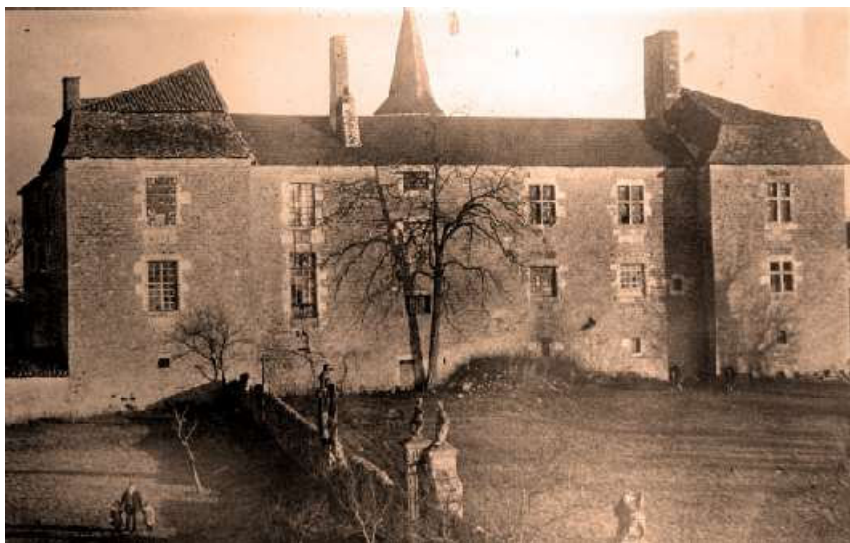
mergés par Roger Gary. Mademoiselle de Joinisson, venant rafraîchir les fleurs, nous surprit dans nos jeux impies. Elle rapporta à nos parents, les pria de nous corriger pour que cessent ces agissements !

Les baptêmes, les mariages et les obsèques, punctuaient les saisons et rapportaient bien plus gros, que la maigrelette collecte dominicale... Les familles moins regardantes sortaient les billets pour le salut des âmes des défunts. Quant aux épousailles, les enveloppes de bienfaisance s'empilaient sur le présentoir sous l'œil en coin du marieur. Un donateur lui chuchota : «pour les pauvres de la paroisse» ; la réplique fusa : «ici le pauvre c'est moi» ! La parenté s'entassait dans la petite sacristie pour la signature des actes paroissiaux. Les enfants d'honneur distribuaient dragées et petits gâteaux.

Dans cette ambiance joyeuse, le maître des lieux, rayonnant, approchait la mariée : «comme tu es belle, viens que je t'embrasse» et il poutonnait sans retenue !

A présent l'église ne s'emplit que pour les enterrements.

Le château



Vues du château à différentes périodes.



Dépecé de sa parure d'entrée : une porte flanquée d'imposants piliers supportant deux lions rugissants, attestait de la richesse du lieu... en d'autres temps. Les tourmentes historiques, l'incendie livrèrent cette merveille aux marchands de pierre !

Les ruines du château mutilé, au centre du village, nous fascinaient et excitaient notre désir d'aventure. La tour Ouest, décoiffée, dressait sa masse carrée. De sa sœur jumelle ne subsistait que des pans de murs et déblais. Le corps de logis résistait pour moitié, aux éboulements. La végétation prospérait aux abords. Seule la dépendance, rénovée, servait de garage et d'entrepôt à la boulangerie Rouch.

Malgré l'interdiction parentale, à la sortie de l'école, inspirés sans doute des leçons d'histoire, nous nous aventurions sous la voûte centrale. Nous escaladions à quatre pattes les décombres du grand escalier, dont il restait quelques marches branlantes. Téméraires, nous franchissions en frissonnant le dernier obstacle : une étroite poutre servant de passerelle

au dessus du vide, pour atteindre la salle d'apparat, encombrée de pierres chutant du plafond éventré. La cheminée monumentale, joyau miraculeusement intact, ornementée de pilastres ouvragés et d'un linteau sculpté en haut-relief, émergeait du chaos ; en s'accrochant à la vie elle présageait la renaissance du castel.

Ensuite dans la pénombre, nous descendions un escalier étroit, irrésistiblement attirés par le mystère des ténèbres des profondeurs. Nous rampions dans l'obscurité, le cœur battant la chamade, sur le sol fangeux, palpant la terre boursoufflée à la recherche de la trappe des oubliettes, redoutant à chaque instant de chuter au fond du cul-de-basse-fosse ! Au fond du cul-de-sac nous griffions la paroi excavée, pour accéder au souterrain... en vain. «Croix de bois croix de fer» : nous reviendrons avec nos pioches et nos pelles, pour forcer l'entrée et découvrir l'issue : Cabanac ? Orgueil ? ... Nous serons des héros !

Des vestiges plus contemporains laissaient à penser, que des explorateurs de

clair de lune fréquentaient le lieu... Crottés, mais heureux de cette audace, il restait à affronter le courroux maternel !

Alphonse Vialard, vint s'installer dans la bâtisse, délaissant sa forge exigüe. Entreprenant, travailleur infatigable, il construisit un atelier spacieux et fonctionnel dans la cour. Son apprenti pendant les vacances, j'eus le privilège de participer à la construction et à la pose d'une charpente métallique revêtue d'une toiture de survie. Il s'agissait de préserver des intempéries maléfiques la voûte supérieure, déjà mutilée d'un trou béant.

Avec sa femme Henriette, ils aménagèrent un appartement dans la tour du Ponant stoppant le déclin funeste de l'édifice.

Aujourd'hui un couple de Hollandais restaure amoureusement le château, pour lui redonner sa splendeur.

La forge



Passé le presbytère, le fond du bourg respirait une tout autre atmosphère. Le chant du marteau du forgeron, les cymbalisations cigalières de la scie du menuisier, les cliquetis des machines à coudre des couturières, s'entrechoquaient, dans la lumière ombreuse des lieux. Encombrant le trottoir, ferrailles, outillage agricole, charrues... signalaient l'artisan du fer et du feu. En contrebas dans un désordre apparent, l'atelier s'organisait autour de l'enclume, trônant en seigneur.

Devant une baie ouvrant sur les jardins, l'établi encombré d'outils et de deux gros étaux, servait pour le limage, martelage, ajustage, montage.

Sur le flanc gauche, les machines : perceuse, meuleuse, plieuse, cisailles, postes de soudure piaffaient d'impatience.

Le soufflet accroché au plafond, grosse outre au plissé d'accordéon, crachait à pleins poumons pour attiser les braises, au rythme de l'arpète, tirant sur la poignée du balancier.

Le foyer, coiffé de sa hotte, mêlait la fournaise carmin au noir anthracite du charbon, évoquant une toile de maître. A ses pieds, un baquet rempli d'eau recevait la baignade de la trempe ou de la mouillette pour adoucir la chauffe. A proximité, le massif enclume siégeait sur son billot, ceinturé de tenailles aux serres puissantes.

Tantôt, forgeron, maréchal-ferrant, charron, serrurier, ferronnier d'art, Alphonse ne manquait pas d'ouvrage... Passionné, dur au travail, son récital de percussions précédait l'angélus pour ne s'éteindre qu'au couchant. Tel un chef d'orchestre au pupitre, le forgeron modulait ses frappes, pour écrouir la matière incandescente et lui donner des formes.

Son bleu de travail taché de souillures et son béret vissé à la gasconne, le protégeaient des

escarbilles et des éclats de calamine brûlante. Ses bras musclés et ses grosses mains craquelées de rouille, dégageaient une force tranquille. Serviabile, il affûtait en urgence les coutres et les socs, écornés par la pierraille du causse. Le temps de faire quelques courses, le laboureur retrouvait son attelage et ses sillons.

Généreux, il offrait tous ces petits services.

- quant te dive

- que'm pagaràs quan n'i aja mei !

En ce temps où la traction animale prédominait, il fallait panser les chevaux et les bœufs. Il aimait les bêtes comme les hommes ! Il savait parler aux animaux et les apaiser d'une caresse à l'encolure ou à l'échine, pour les chausser de neuf, les soulager de blessures aux sabots. Quand il délivrait la Roussette... de ses entraves, une œillade le remerciait d'une cajolerie sur le museau.

D'un naturel affable, enjoué, il plaisantait avec les visiteurs à longueur de journée ; les sourires complices, les rires croisés égayaient sa besogne. Malicieux, facétieux, il singeait le «Julou» de Palot ou «lou Théophile» le menuisier, vieux célibataire endurci, galant de sa fidèle

maîtresse : sa locomobile.

Farceur, flanqué de quelques acolytes, par une nuit ouatée, ils mirent en chauffe l'engin garé entre l'église et l'atelier, sous le regard amoureux de son maître ! Libérée de sa vapeur la machine s'ébranla dans un rugissement de fauve. Une ficelle tirillée depuis l'appentis des cabinets, activait le sifflet... «Lou Filliol» débarqua en courant, entravé par son pantalon enfilé aux genoux, bougonnant «ah los cons, ah los cons» en se portant au secours de sa chère et tendre compagne. Le lendemain tout le village en rigolait!

Le claquement des mains de monsieur Estanié nous libérait de l'école. Je traversais la rue en fonçant vers le royaume de Vulcain. Assis sur la marche d'entrée, je dévorais le spectacle, ébloui par l'orange ambiant : les éclairs du foyer sur les noirs du charbon, les éclats bleutés de la soudeuse, les étincelles étoilées de la meuleuse, les chuintements du soufflet, le grondement des machines, le charivari des outils fracassant la ferraille. Les effluves de brûlé, du mouillé des vapeurs de trempe, de métal déchiqueté, s'échappaient dans la rue.

Alphonse ne tarda pas à m'inviter à

tirer le soufflet, à tisonner le feu, à conduire la chauffe. Adolescent, je devins son apprenti durant les vacances. Il m'initia au forgeage, au perçage, au meulage, au cintrage, à l'ajustage, au soudage, au ferrage, à la conduite automobile, au roulage de cigarettes... Il aimait transmettre. Toujours d'une voix fluide, douce, il expliquait, montrait, conseillait, guidait de la main, rectifiait les postures, encourageait. Ce fut mon «Maître de forge». Ses valeurs humanistes, m'imprégnèrent bien plus que la fréquentation scolaire de nos grands auteurs...

Suprême confiance : il me sollicitait pour forger à quatre mains ; nos masses s'unissaient pour battre à l'unisson le métal écarlate !

A l'étroit dans leur maisonnette, Alphonse et Henriette traversèrent la rue pour s'installer au château délabré.

Bâtisseurs infatigables ils aménagèrent un appartement, un atelier spacieux, un travail sous abri, un jardin, un puits.

La vie germa des ruines, le sauvetage pionnier amorçait le renouveau.

La crèmerie Mares



Autour de l'église Saint-Martin, le cœur du village battait au rythme de la cacophonie des artisans.

Au centre, la crèmerie Mares paraissait bien discrète et adoucissait l'atmosphère de ses effluves fromagères. Tous les soirs, ma mère me hélait en brandissant le pot au lait, pour m'expédier chez Blanche (Laure pour l'état civil) la laitière. J'adorais ce moment à la nuit tombante. En traversant la place autour de l'épicerie et de la boucherie, j'observais les allées et venues des chaland, s'interpellant à la volée.

Passé le virage du presbytère, éclairé d'une lumière blafarde, la féerie de la forge me fascinait de ses jaillissements sonores et lumineux.

Après ces tableaux en clair-obscur, je finissais par franchir la porte vitrine de la fromagerie. Dans une vaste pièce sombre, sur une grande table ronde nappée de blanc, la couvée journalière des fromages blancs fraîchement démou-

lés, s'égouttait lentement. Dans une armoire vitrine patinée «brou de noix», les fromages secs, croûteux, alignés à la parade cillaient les gourmets. Attenante, une table comptoir supportait les gros bidons encore tièdes, tout juste remontés de l'étable dans une brouette ; la louche à lait se prélassait sur un drap blanc à leur côté.

Aux signes de la moindre présence, Blanche Mares débouchait de sa cuisine. Toujours bien coiffée, bien habillée, elle marchait avec allure et vous servait avec distinction et réserve. Son premier mari mort à la guerre de 14-18, elle épousa en seconde noce monsieur Abel Mares. Veuve une seconde fois aux quatorze ans de leur fille Jeanine, elle affronta seule avec courage sa nouvelle condition.

Après son certificat d'étude, Jeanine entra en apprentissage de couturière à Lacapelle-Cabanac. Blanche devint femme de ménage de l'institutrice madame Estanié et assura la cantine des écoliers : Germaine Rouch, Claude Landiech... Conjoin-

tement elles exploitaient une petite propriété aux Capilières, de quoi fournir pâture et foin au cheptel. Travailleuse infatigable, elle passait de l'entretien de l'étable, à la traite matinale, enchaînait à la laiterie, à l'école, à la cantine, aux prés, puis la traite du soir, enfin la vente.

La bouverie à la sortie du village, fermait la patte d'oie de la route de Fumel.

Bien qu'étroite, elle abritait cinq vaches laitières attachées à leurs mangeoires et leurs rejets sur la paille des box. Au dessus le fenil servait de garde manger pour l'hiver. Enfants, lors de nos pérégrinations dans le bourg, nous descendions à la grangette, pour des instants d'intimité avec nos nourricières.

La pénombre du lieu, la chaleur animale, les odeurs fauves, le tempo des giclements étouffés de la traite, nous retenaient un moment. Blanche intervenait fermement pour nous canaliser le long du couloir, bordé de la rigole à purin. Nous pouvions seulement approcher les petits veaux, qui étaient avidement nos menottes.

Adolescent, il m'arriva de me mêler au ballet des fourches, qui envolaient le foin séché de la charrette au fenil.

Sous des apparences austères, Blanche, la bien nommée cachait un cœur d'or. Quand la milice rôda dans le village, les Juifs menacés durent prendre des dispositions. Les Mares recueillirent en nourrice Régine Fuks âgée de deux ans et prirent envers ses parents ce magnanime engagement, «S'il doit vous arriver malheur, Dieu vous en préserve, votre fille sera la nôtre.» En souvenir de sa petite sœur juive...Jeanine appela son enfant Régine ! Les familles continuent à entretenir des liens affectifs, malgré le temps et la mort des anciens.

Laure Mares et Abel Mares reçurent le titre de «justes parmi les nations» décerné par l'État d'Israël. Leurs noms figurent sur le mur des Justes à Paris et dans le jardin des Justes à Yad Vashem en Israël.

Voici la teneur de leur dossier : «La famille Marès habitait à Mauroux (Lot). C'est dans cette ville que vinrent se réfugier les Fuks, des Juifs polonais, en 1942. Inquiets pour leurs deux en-



fants, les Fuks demandèrent l'aide des Marès. Ces derniers acceptèrent d'héberger la petite Régine, qui avait alors un an. Elle vécut chez eux jusqu'à la Libération.

Laure Marès, son époux et leur fille de treize ans, Jeanine, s'occupèrent de l'enfant avec chaleur et compassion, sans demander la moindre rémunération. Ils couraient pourtant d'énormes risques.

En particulier en l'année 1944, où des miliciens parcouraient les villages de la région à la recherche de Juifs cachés.

Trop jeune pour se souvenir elle-même de cette période, Régine entendit pendant toute son enfance les récits que lui en firent ses parents et son frère, qui avait dix ans en 1942.

De nombreux témoignages après la guerre font état des efforts déployés par les



habitants de Mauroux pour aider les réfugiés juifs, leur sauvant ainsi la vie. Le 2 décembre 1991, Yad Vashem – Institut International pour la Mémoire de la Shoah, a décerné à Laure Marès et à son mari Abel, le titre de Juste parmi les Nations.»

Une plaque scellée sur la façade de la Mairie, rappelle au passant que ce village resta digne face à la barbarie.

Les couturières



A Mauroux le tailleur Ernest Gardes, par ailleurs maire de la commune, habillait les hommes de tout le plateau.

Ces dames devaient chercher aux alentours leur fortune vestimentaire. Voilà que trois jeunes couturières vinrent s'installer au bourg : les trois sœurs Cueille Lucienne, Raymonde, Renée, qui connaissaient les lieux, puisqu'elles visitaient leur oncle Berty à la Saurie, avec leur mère native de cette terre.

Ce fut un regain de vie pour le village, tant leur atelier devint un centre d'animation du bourg.

Lucienne pétulante, au commerce agréable animait l'escouade. Raymonde grande fille blonde, élégante, réservée, discrète, la secondait. Renée la petite brunette, souriante, travailleuse complétait la trilogie.

A l'ombre du clocher, d'augustes marronniers, elles s'installèrent dans une haute maison aux volets bleus, anciennement l'épicerie Soulié. Bientôt les cliquetis des machines à coudre et les chants des couseuses se mêlèrent, aux mélodies du menuisier, aux percussions de la forge, aux tintements de l'horloge paroissiale, pour

enrichir le concert de la rue.

Les chineuses descendant le trottoir accédaient à ce «Bonheur des Dames», par trois petites marches. Le seuil franchi, l'atelier tapissé de textile vous prenait par la main. Des parfums féminins flottaient dans l'atmosphère et la douceur du lieu irradiait de bien-être. Tout près de la vitrine, les Singer grisées par la lumière pédalaient hardiment, en roucoulant gaiement. Les rouleaux d'étoffe sautaient des étagères, pour se présenter dans leur plus beaux atours. Le miroir voyeur renvoyait l'image des clientes drapées, pour le choix désiré.

Lucienne déroulait son mètre ruban, pour mesurer les formes des silhouettes féminines, menues ou empâtées. Les ciseaux glissaient sur la table de coupe de petits bonds grogneurs, en suivant les contours des patrons dessinés. De son perchoir tout proche, le fer à repasser, s'impatientait de fondre pour aller godiller sur le tissu moelleux.

Les petites mains épinglaient les pièces disparates, vêtant le mannequin, pour façonner l'ébauche du futur vêtement ; leurs dés poussaient le fil, faufilant le modèle, monté pour l'essayage.

Pendu à ses anneaux, le rideau de velours s'ouvrait sous la soupente de l'escalier, qui servait de cabine. Ces dames ressortaient en combinaison rose, festonnée de dentelle. La parure enfilée, madame esquissait quelques pas, faisait des petits ronds ; Lucienne, son bracelet d'épingles arrimé à son bras, retouchait l'ouvrage jusqu'à la perfection. Le piéton badaud ralentissait son pas, amusé et ravi de l'image entrevue.

Le soir venu, les vélos s'enchevêtraient contre les murs voisins en mordant sur la route. Les rires fusaient, les chansons résonnaient, les garçons offraient leurs bras aux filles, les faisant tourner. Un beau jour une main facétieuse, dégonfla les boyaux et confisqua les pompes. Cette nuit là, les galants éconduits roulèrent sur les jantes, pour regagner leurs lits.

Pierrot le mitron, s'attardait de plus en plus longtemps au salon de Lucienne. Au bal de la fête votive, leurs yeux se confondirent, leurs joues s'effleurèrent et leurs doigts s'étreignirent. Bientôt ils se promirent. Cette fois, Lucienne conçut sa propre robe pour en faire un chef-d'œuvre. Les bicyclettes filèrent à Fumel, pour choisir chez Lafond le crêpe satin, de la livrée nuptiale.

Les soirées s'étirèrent, les lampes brillèrent dans la nuit. Les essayages débordaient sur la rue, ou le parvis de l'église voisine. Raymonde et Renée ajustaient le tombé jusqu'au meilleur effet, encouragées des curieux de passage ; certains applaudissaient.

Même Théophile le vieux célibataire, sortait de sa tanière et du seuil de sa porte, s'attardait sur la scène. Sous ses sourcils herbeux ses yeux se brouillaient, s'imaginant sans doute au bras de la fiancée qu'il n'avait jamais eu.

Un samedi de Mai un cortège joyeux, entre deux haies de genévriers fleuris de roses blanches, foula le tapis de la jonchée de buis. Les Maurouxoï badins, sur le pas de leurs portes agitaient les mouchoirs ; des pétales de fleurs volaient au dessus des chapeaux ; des «vive les mariés» descendaient des fenêtres.

A la mairie, la plume de la secrétaire de mairie immortalisa sur les registres, en lettres déliées, les «oui» susurrés, sous l'approbation du buste de Marianne. Le Maire en connaisseur, l'écharpe tricolore flottant sur sa bedaine, fit l'éloge de la toilette de

Lucienne dont l'opalescence s'harmonisait si bien à l'habit de Pierrot, costumé par ses soins...

Au son de l'harmonium, Lucienne majestueuse, la traîne déployée, au bras de son papa, s'avança vers l'autel où Pierrot l'attendait. Les anneaux bénis caressèrent les doigts, les lèvres se joignirent pour sceller leur union. L'entourage rejoignit la sacristie, où les témoins paraphèrent l'union sur les livres paroissiaux. Les enfants d'honneur, présentaient les cornets remplis de dragées pralinées.

Comme à son habitude, le bon curé Gibert couvert de gros poutous la mariée, en pardonnant le jour où sa mobyette mystérieusement fugua, pour aller se cacher derrière les goguenots de Théophile.

Le couple migra à Montgesty ; Pierrot ralluma le four de la boulangerie ; Lucienne et ses sœurs relancèrent le café restaurant au centre du village. Les volets se fermèrent, la porte devint close, le rideau retomba.

Le «temps des couturières» enchante nos mémoires.

La menuiserie



En trois marches et une porte vitrée, nous passions de la rue à une caverne insolite.

Une atmosphère feutrée, odorante, colorée d'essences de bois, vous enveloppait d'un bien-être ouaté.

Des parois hérissées, boursoufflées de planches, avivés, tasseaux... ceinturaient l'atelier ; des sta-

lactites d'outils : scies, varlopes, rabots, ciseaux, serre-joints, maillets, vilebrequin... paraient les poutres du plafond, au-dessus de l'établi, autel où officiait le maître-artisan. Des étagères poussiéreuses voilées de toiles d'araignée accueillait les pots de colle blanche, de lasure, de vernis, d'huile de lin, de brou de noix et leur cohorte de pinceaux soyeux. Une collection de brosses complétait le tableau.

Avec les copines et les copains, nous nous glissions dans ce décor odoriférant, pour bourrer nos poches de sciure suave et les blonds copeaux bouclés nous servaient de moustaches. Mais la tolérance du maître-menuisier, s'érodait dès que les jeux et les rires commençaient à enfler. Au «mila diu petits» la volée de moineaux s'élançait au-dehors vers une prochaine étape : la boulangerie.

Vieux célibataire taiseux, le menuisier ne s'exprimait que par humeur ou commerce, de phrases sèches, ponctuées des grouinements de son nez tubéreux, planté comme une truffe au milieu de joues gibbositées de pourpre violacé. Le bleu vif de sa combinaison de travail balayait les tons boisés de son officine, au gré de son ouvrage.

Travailleur infatigable, à longueur de journée, il sciait, varlopa, mortaisait, montait tables, bahuts, armoires...Penché sur son œuvre, de sa main calleuse il caressait les bois pour les attendrir, les faire sien. Il ne s'accordait que quelques poses,

pour couvrir du regard sa locomobile garée sur le terre-plein de l'église, qu'il choyait comme une maîtresse... Régulièrement, il toilettait son officine et chargeait le foyer de sa chère et tendre, avec tous les rebus, pour la réchauffer un peu...

Puis muni d'amples chiffons il briquait, astiquait, caressait sa belle ; avec d'élégantes burettes au long bec il huilait, graissait, lubrifiait ses articulations ; impatient, il lui lâchait la bride pour libérer la cavale ; de ses naseaux fusaient des jets de nuées blanches ; des sifflements d'allégresse sonnaient au dessus des toits. Alors l'homme prenait du recul et figé d'émotion se délectait du spectacle. Les villageois partageaient affectueusement ce rituel de l'homme et sa machine : si le sifflet se taisait trop longtemps ils s'impatientaient, «com va lo fihol». Aussi, qu'elle ne fût pas sa déconvenue, lorsqu'il découvrit un matin de printemps sa disparition.

A cette époque, les jeunes célibataires fêtaient «les Mais», ne rechignant pas à chambouler le village . Le forgeron «l'homme de fer», aimable plaisantin

ne ratait jamais une occasion de moquer «l'homme de bois». Avec ses complices, ils roulèrent à la force des bras l'engin, jusqu'à la cour de l'école. Quand l'amoureux retrouva enfin sa dulcinée, il marmonna entre ses dents : «aqueths cons, aqueths cons»... Les Maurouxoï, s'amuserent longtemps de cette histoire !

Tous les ans, au mois d'Août, il délaissait sa tanière pour la campagne de dépiquage, sa deuxième activité. Avec sa machine Merlin et sa motrice à vapeur, il migrail de ferme en ferme, pour délivrer les grains nourriciers et la paille dorée de l'étable. Alors Théophile se métamorphosait. Il devenait le commandant superbe de tout un équipage ! Il fallait manœuvrer pour installer la machinerie sur le sol, accolée à l'imposant gerbier, la mettre à niveau, l'aligner pour tendre la longue courroie croisée de la force mécanique. Il conduisait la chauffe, puis ouvrait les vannes pour ébranler le monstre rugissant. Alors aux trois coups de sifflet la troupe de servants entra en scène...

Le rideau coulissait : le ballet s'élançait aux chants rappés de la batteuse, rythmé des râles lancinants de la locomobile. A

l'ultime gerbe, la tirette déclenchait l'ovation, une table accueillante attendait les acteurs.

Dès que le glas égrenait ses notes, Théophile se mettait au travail. Il fallait au plus vite construire le cercueil. La lampe blafarde de la solive, veillait tard dans la nuit, accompagnant le deuil de la famille. Au petit matin, la bière vernie signée d'un crucifix reposait au séchage sur l'établi, son catafalque improvisé. Le passant de la rue, marquait le pas à l'évocation de la mort exposée.

Théophile sentant ses forces décliner, finit par construire sa propre caisse, qui l'attendit dans le grenier pour l'emporter au cimetière.

La bâtisse ferma ses volets ; emportée par le chagrin elle rejoignit ses voisines en ruine. La municipalité, avisée, rasa l'ensemble pour aérer et embellir le fond du bourg.

Le menuisier se retourna une dernière fois dans sa tombe !

La boulangerie



2023 - La porte
d'entrée de l'ancienne
boulangerie

Si toutes les routes mènent à Rome, les chemins des hameaux convergeaient vers la grand-rue qui conduisait à la boulangerie. Sous le tilleul de la placette, le calvaire à la croix de pierre veillait à la protection divine, de ce lieu nourricier.

Le séculaire établissement Rouch cuisait le pain depuis 1860. Francine raconte «mon bisaïeul chauffait encore au four banal ; mon grand-père construisit le sien plus moderne en 1910».

Toute la famille se consacrait à la boulangerie. André, se levait aux matines pour préparer le pain quotidien. La lumière éclairait le fournil encore chaud des fournées de la veille, embaumé de froment. Le pétrin réveillé attendait son petit-déjeuner ; des sacs du minotier la farine s'écoulait dans sa panse suivie des ingrédients complétant la mixture : eau, levure fraîche, sel ...dosés avec art par l'artisan.

La machine commençait sa gymnastique ; ses bras faisaient des moulinets pour le frasage du mélange ; puis la cuve enchaînait ses rondes pour retourner, malaxer, étirer, pétrir à satiété. La molle substance devait se reposer pour lever, s'assouplir,

s'aromatiser. A point nommé, André avec son coupe-pâte taillait dans la matière et à grosses brassées la déposait en meules, sur la table de façonnage.

A ce moment, Pierrot le mitron déboulait guilleret, encore éveillé d'une longue soirée un peu trop arrosée... Le tablier enfilé, il moulait les pâtons de miches à venir, en pensant à sa belle ; d'un geste caressant il les pagnotait dans leur berceau d'osier drapé d'une couche en lin, pour la seconde pousse. Lui aussi aspirait à la pause, ses paupières cillaient, mais il fallait poursuivre sa besogne.

André chargeait de bûches odorantes et de quelques fagots, le four pour l'embraser ; les flammes dansantes s'écrasaient sous la voûte et les bois crépitaient de mille étincelles. Avec le ringard au long manche, il tapissait la sole de braises incandescentes pour la réchauffer jusqu'aux rives. Ponctuellement, il desserrait les mâchoires de la gueule embrasée ; sous le faisceau de sa baladeuse électrique, il plongeait son regard pour ausculter sa gorge.

Quand la voûte blanchissait, du geste du semeur, il fleurait la dalle de la chambre et

au brunissement, il fallait enfourner. Les pâtons sautaient de leurs paillasses sur la palette de la pelle géante qui tressautait, pour les aligner comme à la parade, sur leur lit de chaleur. L'épaisse porte en fonte retombait lourdement. Lentement l'alchimie métamorphosait la pâte, qui enflait en dorant ; les grignes écloses fleurissaient les tourtes en creusant leurs sillons.

Le boulanger, tous ses sens en éveil entrouvrait la bouche de l'étuve ; l'embouchure exhalait des bouffées embaumées qui chatouillaient ses narines gourmandes ; le chant discret des croûtes bruissantes, se mêlait aux cricris des grillons, jouant de leurs crécelles ; alors ses mains saisissaient une meule l'exposait à sa vue, lui tapotait les fesses pour tester sa cuisson. Il fallait défourner. La pelle au long manche allait et venait, enfantant les boules toutes chaudes ; le mitron les toiletait d'un coup de brosse pour les dresser sur les étagères, à la présentation.

De bon matin Délia la grand-mère rejoignait son comptoir ; elle échangeait les nouvelles avec la clientèle, prenait les commandes, notait les entrées sur son livre de comptes.

André préparait la tournée quotidienne. La camionnette à gazogène, en ces années de guerre, s'époumonait sur les routes blanchâtres, les chemins caillouteux, pour desservir les foyers dans les hameaux lointains, les fermes isolées. En chemin il croisait le facteur, poussant sur ses pédales, la sacoche au vent. Il le hélait et lui tendait par la fenêtre un quignon croûteux, pour le ravitailler en vol. Il savait très bien, qu'un canon de gros rouge l'attendait, à sa prochaine étape !

Les jeudis après le catéchisme, nous traînions jusqu'au fond du bourg, happés par les effluves de la boulangerie, pour une récompense. Tels des oiseaux au nid, nous tendions nos bérets où Délia nous donnait la becquée, de petits pains ambrés.

L'établissement excellait par sa spécialité : le jaune massepain si moelleux au palais. Dès le vendredi, les pâtissières aidées de leurs voisines, nouaient leurs tabliers pour préparer le dessert du dimanche. Les fouets tournoyaient dans les bassines, les blancs montaient en neige, les jaunes se mêlaient à la blanche farine, la cassonade rousse... ; l'eau de fleur d'oranger aromati-

sait la pâte onctueuse. Encore chaudes, les brioches dorées paraient à l'étal.

Alors Délia, pressait son cornet de fondant sucré ; le filet nacré décorait les massepains de : bons anniversaires, bonnes fêtes... en attendant de rejoindre les tables des noces, des banquets, des journées d'agape.

Le jour où Jean-Paul nous quitta, le four l'accompagna pour ne plus s'allumer.



2023 - La Grand-Rue qui menait à la boulangerie.



Jour de bal à Mauroux...

Imprimé par la mairie de Mauroux.
Publié en 2023.